

PHILIPPE LAPERROUSE

# LE JUSTICIER et LE FUYARD



Philippe Laperrouse

Le Justicier et le Fuyard

© Philippe Laperrouse, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0781-4

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## **Avertissement**

Le présent roman est une uchronie. Il repose sur l'idée que Ravillac n'est peut-être pas l'assassin d'Henri IV. Il est néanmoins appréhendé sur-le-champ. Peu après son arrestation, il s'est enfui et un pauvre bougre qui lui ressemblait plus ou moins a été exécuté à sa place.

Les personnages principaux ont été imaginés pour les besoins du récit. Ils croisent quelques figures historiques ayant existé : le duc d'Épernon, la maréchal d'ancre dite Galigai, Mme de Verneuil.

# 1. Antoine Dupré

Chaque fois qu'il lui était demandé de parler de lui, l'homme réduisait cette corvée à sa plus simple expression : Antoine Dupré, natif d'Angoulême. Il n'était pas modeste, mais il estimait que son prénom, son nom et sa ville de naissance devaient suffire pour qu'il soit pris en considération par autrui.

En 1610, il venait d'atteindre 40 ans. Il n'entrait dans aucune catégorie de la société de son époque. Il n'était ni bourgeois ni gentilhomme, encore moins serviteur de Dieu. À cette époque, son allure impressionnait ses interlocuteurs. Il mesurait presque six pieds de haut. Large d'épaules, la taille fine, il excellait dans tous les efforts physiques. Son regard sombre sous ses sourcils broussailleux lui donnait un air introverti. Toutefois, ceux qui le côtoyaient savaient qu'il était plus porté sur l'action que la rêverie.

Pendant des années, il avait essayé de croire en l'Être supérieur et en son œuvre, mais la fréquentation de la noirceur des cœurs et des âmes l'avait vite convaincu de son inexistence ou de son inefficacité.

Comme il avait renoncé aux travaux des champs et des ateliers, il fallait que ses contemporains trouvent un mot pour caractériser ses occupations quotidiennes. On aurait pu dire de lui que c'était une sorte d'artisan, spécialisé dans la recherche d'individus à la mauvaise réputation et coupables de méfaits. Mû par un idéal de justice et de respect entre les hommes, il se chargeait de retrouver – de sa propre initiative – tous les criminels impunis qui sévissaient dans l'Angoumois, sa région de naissance. Le travail ne manquait pas, car, en ces temps troublés, les bandits étaient nombreux sur les routes et dans les villages du pays.

Antoine Dupré était largement récompensé lorsqu'il remettait un malfaiteur entre les mains des autorités judiciaires. C'est ainsi qu'il gagnait sa vie. En d'autres époques, on aurait pu dire qu'il était un chasseur de primes ou même un détective privé. Les gens l'appelaient souvent « l'Enquêteur » ou bien « le Commissaire », c'est-à-dire l'homme chargé d'une mission. En l'occurrence, la vocation de justice. Il ne dépendait d'aucune institution publique et ne rendait de comptes à personne.

Lorsqu'il était gamin, il n'avait pas eu le temps de faire la connaissance de sa mère, qui était morte en couches. Il grandit d'abord dans l'échoppe de son père,

marchand de tissus dans la cité d'Angoulême. Toutes les personnes de qualité de l'Angoumois se fournissaient chez le vieux Dupré. Malheureusement, celui-ci supportait mal son veuvage. Il laissa son affaire péricliter et décéda de maladie cinq ans après la naissance du même. Antoine fut recueilli par le frère de son papa.

Son oncle ne se montra pas motivé pour entreprendre la formation d'Antoine. Celle-ci fut confiée d'abord à une gouvernante, puis à un jésuite : l'abbé Monnet. Le prêtre ne se distinguait pas par des idées excessivement sévères sur l'éducation des enfants. Dès son plus jeune âge, Antoine fut un gosse aventureux qui s'échappait souvent de la demeure de son oncle pour fréquenter le pavé de la ville, ses rues, ses remparts et surtout les gamins batailleurs qui les arpentaient. Malgré son caractère peu attentif, il apprit à lire. Vers l'âge de 10 ans, il savait déjà déchiffrer des textes ardu, au grand étonnement des adultes qui le connaissaient.

À 12 ans, c'était un garçonnet qui se distinguait des autres enfants par sa solide constitution. Il était doté d'un jarret vif et d'un souffle inépuisable. On lui donnait volontiers deux ou trois ans de plus. Sa force dans les bagarres lui valut rapidement la dignité de chef de bande et le respect de ses camarades. Il ne sortait jamais sans son « second », Annibal Marin, dont il appréciait l'intelligence tactique. Physiquement, l'un était le contraire de l'autre. Le jeune Marin était fin comme une anguille, rapide comme un lièvre, et agile comme un chat. Il était capable de se faufiler partout et de disparaître avant qu'on ait eu le temps de constater sa présence.

Antoine Dupré et Annibal Marin devinrent les meilleurs amis du monde. Quand les batailles de rue leur laissaient un peu de répit, ils avaient en commun la lecture des contes chevaleresques ; ceux dont les preux sortaient toujours victorieux lorsqu'ils étaient confrontés à l'injustice. Les deux garçons étaient dévorés par l'envie d'en faire autant.

Assez vite, ils conçurent un dogme qui ne quitterait plus leurs pensées. En toutes circonstances, le Mal devait être vaincu. En effet, la vengeance des tenants du Bien contre les malfaiteurs les fascinait. Ils s'étaient spécialisés dans la recherche des auteurs de vols ou de méfaits dans les quartiers de mauvaise fréquentation. Les malfrats opéraient souvent dans les allées des marchés. Après chacune des interventions d'Antoine et d'Annibal, les victimes récompensaient largement les deux adolescents lorsqu'ils appréhendaient les coupables. Ils se

taillèrent une solide réputation de justiciers amateurs, jusque dans les salons bourgeois de la ville. À l'évêché, ils furent fortement remerciés après avoir mis la main sur des chenapans qui avaient dérobé des chandeliers dans la cathédrale.

Lorsqu'ils eurent environ 15 ans, Marin pensa qu'ils devaient changer de mode opératoire. À plusieurs reprises, des gredins avaient réussi à leur échapper parce que ces bandits possédaient un cheval. Les deux gamins supplièrent l'un des écuyers du duc d'Épernon de leur enseigner la monte et le maniement des armes. L'homme prit les deux énergumènes en amitié. Il disposait d'une solide culture militaire qu'il s'appliqua à leur transmettre.

Durant cette expérience, Antoine Dupré se distingua particulièrement grâce à sa souplesse, à sa robustesse et à son intelligence au combat. Il devint un bretteur redoutable. Marin se spécialisa peu à peu dans les tâches qui réclamaient plutôt astuce et finesse.

À l'âge adulte, les deux amis durent emprunter des chemins différents. Les parents de Marin s'étaient installés à Paris pour reprendre une auberge laissée sans propriétaire à la suite du décès du grand-père. Ils firent appel à leur fils Annibal pour qu'il vienne travailler à leurs côtés. Quelques années plus tard, le père et la mère Marin disparurent à leur tour, emportés par la maladie, si bien qu'Annibal commença une carrière d'aubergiste. Son établissement devint rapidement l'un des plus courus de la capitale. La minutie de ses plats, la qualité des ingrédients qu'il utilisait en cuisine, l'originalité de ses recettes furent vite reconnues dans tout Paris.

Dans le même temps, la réputation d'Antoine Dupré dépassait les remparts de la ville d'Angoulême. Lorsque les autorités municipales des alentours se sentaient débordées par la pègre, il était fréquent qu'elles aient recours à ses services.

Dupré avait décidé de consacrer sa carrière et sa vie de « justicier indépendant » à la poursuite des voleurs, des pilleurs et des assassins. Son aversion pour la discipline l'avait dissuadé de postuler une place dans la police de la ville ou dans les rangs de l'armée. Il restait toujours, et avant tout, révolté par l'injustice.

Son activité lui avait permis une fine connaissance du milieu local. Au cours de ses enquêtes, il avait pu remarquer que les mêmes noms de bandits ou de criminels revenaient souvent. Il avait l'impression qu'il existait des familles où

les plus viles qualifications se transmettaient de père en fils.

Lorsqu'il avança en âge, son tempérament changea. Autrefois, c'était un joyeux batailleur, volontiers amateur de farces. À force d'être confronté à l'ignominie des brigands qu'il arrêtait, il était devenu taciturne, déçu par l'être humain et l'hypocrisie sociale. Lors de ses investigations, il ne se jetait plus sur le premier indice. Il était désormais patient et méticuleux, prenant le temps qu'il fallait pour chercher et rassembler des preuves indiscutables contre les coupables. Puis, dès qu'il passait à l'action, il se montrait impitoyable.

Dans les estaminets, les mauvais garçons avaient peur de lui. En revanche, les honnêtes gens le vénéraient. Antoine sut exploiter sa popularité pour accroître son efficacité. Il parvint à construire un réseau de renseignements grâce à des garnements ou des hommes et des femmes qui recevaient une petite pièce, chaque fois qu'ils lui apportaient une information utile. Même s'il s'appuyait sur des agents fidèles, il agissait en solitaire, pour son seul compte.

Au moindre larcin, on s'attendait à le voir surgir pour mettre la main sur le coupable. Lorsqu'une bande écumait les environs, on pouvait être sûr qu'il ramènerait les fautifs, têtes basses. Sa sagacité, son courage et sa rapidité d'intervention ne laissaient aucune chance aux malfrats. À plusieurs reprises, il fut félicité par le gouverneur en personne : le duc d'Épernon.

Antoine était conscient des risques qu'il prenait. Tout était pensé, rien n'était fait sans réflexion préalable. Ses « exploits » le conduisaient parfois à courir des dangers insensés, bien que toujours calculés. À une seule occasion, il frôla la mort. Dans un combat à l'épée avec un voleur d'enfants, il reçut une blessure à la cuisse, mais sut garder assez d'équilibre pour envoyer son adversaire dans l'autre monde et sauver le gamin.

\*\*\*\*\*

À l'été 1586, l'arrestation d'un chef de bande s'avéra particulièrement délicate pour Antoine. L'affaire l'avait conduit à soupçonner un dénommé Marcus. Il s'agissait d'un groupe de truands, dirigé par celui-ci, qui s'était spécialisé dans l'imposition des porteurs d'eau. Étant donné la chaleur caniculaire qui régnait, ces artisans étaient très sollicités par les passants qui souhaitaient se désaltérer. Marcus et les siens décidèrent de manière unilatérale d'instaurer un prélèvement sur cette activité lucrative. Les ouvriers, menacés par ces mécréants, comprirent très vite qu'ils avaient le plus grand intérêt à verser la « taxe Marcus » pour

poursuivre tranquillement leur métier dans tous les lieux de la cité et des alentours.

Cette exploitation illégale de petites gens qui n'avaient que leur minuscule commerce pour vivre révolta Antoine Dupré. Ses investigations lui permirent de localiser Marcus. Celui-ci allait d'une planque à l'autre dans la région. Lorsque l'Enquêteur apprit que le malfrat s'était installé dans une grange à foin attenant à une ferme, à proximité d'Angoulême, il n'hésita pas. C'était le moment et l'occasion de l'arrêter.

À son arrivée aux abords du bâtiment où se cachait Marcus, il aperçut un gigantesque feu. Le repaire était la proie des flammes. Antoine entendit crier à l'aide. Il s'élança dans le brasier et en extrait Marcus in extremis. Le brigand s'en tira avec le bras gauche fortement brûlé et la conviction que le jeune homme venait de lui sauver la vie.

À partir de ce jour, Marcus jura une fidélité éternelle à son bienfaiteur. Celui-ci, qui avait échappé à plusieurs tentatives de meurtre, convint qu'il avait besoin de sécurité. L'accord fut facilement conclu. Marcus s'engagea à suivre et à protéger Antoine Dupré en tout lieu, en tout temps. Moyennant quoi, le justicier « oublia » de livrer aux autorités le dénommé Marcus qu'il pria néanmoins de mettre fin à son industrie frauduleuse.

C'est ainsi que Marcus s'attela aux pas de Dupré comme un chien fidèle, prêt à mordre au moindre danger subi par son seigneur. Partout où se trouvait Antoine Dupré, on pouvait apercevoir Marcus. Lorsqu'un voyou s'en prenait à son maître, Marcus se montrait impitoyable.

Son allure était disgracieuse, mais peu de personnes avaient le courage de la détailler. Son regard sournois dissimulé derrière d'épais sourcils noirs épiait le moindre mouvement suspect. Sa mâchoire édentée pendait bizarrement. Il avait le dos voûté et se déplaçait en claudiquant. Au premier abord, Marcus faisait peur et c'est exactement l'effet que Dupré recherchait.

Rassuré par cette aide, Antoine Dupré put déployer son activité d'enquêteur indépendant avec davantage de sérénité.

C'est dans le cadre de ses investigations qu'il fit la connaissance des Ravailac.

## 2. L'exécution

**27 mai 1610**

La foule s'était amassée sur la place de Grève dès les premiers rayons du soleil. Une rumeur agressive et continue s'élevait de ses rangs. De temps à autre, des cris transperçaient l'air. Des bousculades dangereuses affolaient les femmes et les enfants. Ce charivari aurait pu être sympathique, si l'on n'allait pas assister à la mort d'un homme. Depuis toujours, la perspective du sang excitait les esprits simples.

L'assassinat du « bon roi Henri » avait bouleversé le peuple qui attendait impatiemment que le coupable soit châtié.

Au milieu de l'après-midi, l'apparition sur les lieux du supplice de la charrette du condamné amplifia la fureur des spectateurs. La carriole traversa une forêt de poings levés et de visages laids déformés par la haine. La foule, contenue avec peine par des cordons de gardes, pressait les hommes et les femmes les uns contre les autres. Sous l'effet de mouvements erratiques, cette marée humaine ondoyait, flottait et parfois s'écroulait sur les pavés. Plus le prisonnier s'approchait de l'échafaud, plus les hurlements revanchards s'intensifiaient contre le régicide.

L'individu s'appelait Ravailac. Il avait été pris sur le fait, le couteau maculé de sang entre les mains. Sa culpabilité dans la mort du roi Henri ne faisait aucun doute.

La succession des événements allait être terrible. Les assistants du bourreau brisèrent les bras et les jambes de leur victime à l'aide de lourdes barres de fer. Chaque coup qui arrachait les hurlements de l'homme était salué par la clameur vengeresse du peuple. Des tenailles chauffées à blanc furent appliquées sur les chairs. Le condamné fut ensuite écartelé par quatre puissants chevaux attelés à ses membres. Les cris effroyables du supplicé animèrent un peu plus la foule.

Enfin, Ravailac poussa ses derniers rugissements avant de rendre son âme à Dieu. Sur la roue de son châtiment, il ne restait qu'un amas rouge et fumant. Le bourreau Sanson s'activait encore auprès des chevaux qui avaient écartelé l'individu. Sous sa cagoule noire, ses yeux luisaient. Sa puissante poitrine nue ruisselait de sueur. Il n'aurait pas souvent l'occasion d'exécuter l'assassin d'un roi. Aussi, il lui tenait à cœur d'accomplir sa tâche à la perfection.